

LA REVUE LITTÉRAIRE

Un adieu à la littérature : *Monsieur L'admiral va bientôt mourir* de Pierre Bost

Les éditions Gallimard viennent de rééditer, dans la collection « L'imaginaire », un roman de Pierre Bost, *Monsieur L'admiral va bientôt mourir*¹, initialement paru en 1945. Ce roman, qui fut le dernier publié par Bost, est aussi le premier qui soit réédité depuis la mort de l'écrivain en 1975. Assurément, cette réédition – qui sera suivies d'autres, espérons-le – est un véritable événement.

Pierre Bost fait son entrée en littérature au milieu des années 1920, où il se distingue par des romans d'une grande originalité d'écriture. Formellement inspiré par Proust et intellectuellement stimulé par Alain, dont il a été l'élève au lycée Henri-IV, Bost propose un renouvellement diversifié du roman psychologique². Après une comédie qui est jouée au Vieux-Colombier et publiée en 1923, Bost rédige un premier roman, *Homicide par imprudence*, qui lui vaut le Prix des Amis des lettres françaises en 1924. « Qu'on ne cherche pas dans ce livre de jeune quelque écrit savant issu d'une formule d'avant-garde ; ni le portrait d'une personnage excessivement actuel ; ni le tableau ingénieux d'une époque jugée fort pittoresque. Voici simplement, allégrement éclos, le premier livre d'une

1. — Pierre Bost, *Monsieur L'admiral va bientôt mourir*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2005. La brève notice qui précède le roman comporte deux erreurs bibliographiques : *À la porte* n'est pas le premier texte publié par Bost, mais le premier qu'il a écrit ; *Le Scandale* est le sixième roman de Bost, et non son troisième.

2. — À ce propos, je me permets de renvoyer à mon article, « Il faisait du Bost », *Aden. Paul Nizan et les années trente*, n°3, octobre 2004, p. 211-240.

vocation qui paraît incontestable »³. Ainsi commençait le long article que Bernard Barbey, lui-même auteur de romans psychologiques de qualité, consacrait au jeune Bost dans *La Revue hebdomadaire*. Bost, qui a vingt-trois ans, fait déjà la preuve d'un rare talent, qui ne se démentira jamais, où l'écriture s'accorde au sujet. En effet, l'habileté du narrateur-personnage à traduire la nuance des sentiments ou à composer de longs dialogues finement spirituels est parfaitement adaptée à la gravité désinvolte de ses amis et de leurs aventures.

Plusieurs textes de Bost se distinguent par une certaine frivolité et un humour subtil. C'est notamment le cas des nouvelles éponymes de *Hercule et mademoiselle* (1924) et d'*Anaïs* (1930). Un roman de 1930, *Mesdames et messieurs*, coiffé d'un exergue du *Pantagruel* de Rabelais, se présente comme un « roman humoristique ». La finesse de l'humour cède parfois devant le moralisme, comme dans *Crise de croissance* (1926), un roman qu'un avant-propos destine à l'éducation des « jeunes filles » (et Bost le dédie à sa femme). En revanche, des romans comme *Faillite* (1928) ou *Porte-Malheur* (1932) relèvent d'une volonté proche du populisme, cependant que *Le Scandale* (1931) est porté par une ambition où le tragique, qui est peut-être la conséquence d'un moralisme bafoué, est marqué par le cynisme⁴.

Parallèlement à son travail de romancier, Bost est un lecteur « très apprécié »⁵ chez Gallimard et l'un des principaux collaborateurs d'Emmanuel Berl à la direction de *Marianne*. En outre, il assure la direction littéraire de *Marie-Claire* et, de 1927 à 1933, il tient la rubrique « Spectacles et promenades » dans *La Revue hebdomadaire*. Prisonnier de guerre en 1940-1941, il fait paraître ses notes de captivité dans le numéro de *La Nef* de mai 1945. Auparavant, il avait publié chez Minuit, sous le pseudonyme de Vivarais (pseudonyme qu'il s'était choisi dans la clandestinité), un récit patriotique, *La Haute Fourche* (1943).

À partir des années 1940, Bost se consacre essentiellement à l'écriture de scénarios et de dialogues pour le cinéma, travaillant le plus souvent avec Jean Aurenche. Après *Monsieur L'Amiral va bientôt mourir*, qu'il donne à la fin de 1945, Bost ne publiera plus jamais. En réalité, il avait beaucoup ralenti son activité d'écrivain dès le milieu des années 1930, puisque, si nous excluons la longue nouvelle qu'est *La Haute Fourche* – qui plus est, un texte de circonstances –, Bost n'avait rien fait paraître depuis un recueil de nouvelles, *Un grand personnage*, en 1936. Et son dernier

3. — Bernard Barbey, « La vie littéraire. Homicide par imprudence de Pierre Bost », *La Revue hebdomadaire*, janvier 1925, p. 241.

4. — Sur *Le Scandale*, Prix Interallié 1931, voir mon article « Du roman du "je" au roman social. Lire Proust et Balzac chez Pierre Bost », *Études littéraires*, vol. 36, n°3, printemps 2005, p. 43-60.

5. — Pierre Assouline, *Gaston Gallimard. Un demi siècle d'édition française*, Paris, Balland, 1984, p. 257.

roman remontait à *Porte-Malheur* en 1932. Bref, il y avait donc plus d'une dizaine d'années qu'il n'avait pas publié de roman lorsque parut *Monsieur L'admiral va bientôt mourir*.

Un roman en demi-teinte

Ce roman, l'un des plus achevés de Pierre Bost, est efficace par ce qu'il dissimule de tragique sous une légèreté apparente. S'il est vrai que ce sont surtout les rapports amoureux et les relations d'amitié que Bost a souvent mis en scène, *Monsieur L'admiral* est tout entier consacré aux liens entre un père et ses enfants. Le roman raconte l'habituel dimanche de monsieur L'admiral recevant, dans sa maison de campagne, la visite de la famille de son fils Gonzague. Veuf, âgé de 76 ans, monsieur L'admiral a derrière lui une carrière de « peintre connu » : prix de Rome, membre de l'Institut, il a « fait le portrait de plusieurs hauts personnages et [a] reçu d'importantes commandes de l'État » (p. 22). Conscient de l'académisme de sa peinture, Monsieur L'admiral s'en est fait une raison depuis longtemps, car il sut sagement reconnaître que son tempérament ne lui avait tout simplement pas permis que sa carrière fût autrement et il fut suffisamment habile à tirer parti de la reconnaissance qu'il obtint : « Monsieur L'admiral reconnaissait de bon cœur qu'il n'avait jamais eu de génie. Cette demi-modestie, chez un homme qui pourtant s'estimait bien au-dessus de sa valeur, l'avait fait passer, comme il arrive toujours, pour un grand modeste, et lui avait été une grande source d'honneurs, de profit et d'orgueil » (p. 22).

Mais l'essentiel du propos du roman concerne les relations entre monsieur L'admiral et Gonzague. En apparence, tout va pour le mieux entre eux, cependant que Bost s'attarde à faire voir tous les petits malentendus qui les séparent. Gonzague n'a qu'un souci en tête : faire plaisir à son père, ne pas lui déplaire, non par flatterie mais par gentillesse, obéissant aux petites attentions que lui a toujours inspirées une grande admiration pour son père. Le titre du roman renvoie d'ailleurs indirectement à l'attitude du fils, qui est d'autant plus attentionné que, ce dimanche, il a eu la révélation que son père, de plus en plus fatigué, mourrait bientôt. De son côté, monsieur L'admiral déteste cette attitude dans laquelle il voit moins de l'affection qu'une sorte de servilité, car même quand monsieur L'admiral a tort, le fils lui donne raison. Aux yeux du père, Gonzague lui parle « avec une complaisance dans l'approbation qui décourag[e] » (p. 102), d'autant plus que monsieur L'admiral a le sentiment de se faire traiter en vieillard. Aussi, pour contrarier son fils, monsieur L'admiral prend parfois des décisions qui vont à l'encontre de son propre plaisir.

Gonzague apparaît ainsi trop sage aux yeux de Monsieur Ladmiral. Professionnellement, Gonzague, qui travaille dans les bureaux d'une compagnie coloniale, n'a ni ambition ni courage, ce que déplore son père : à deux reprises Gonzague a refusé un poste à Dakar. Sur le plan personnel, il a épousé une femme sans relief, estime monsieur Ladmiral. « Marie-Thérèse avait peut-être toutes les vertus, mais bien cachées » (p. 43). À vrai dire, si le vieux peintre supporte mal la présence de son fils, c'est qu'il se reconnaît en lui. Dans l'absence de courage qu'il déplore chez son fils, monsieur Ladmiral ne voit que trop le peintre qui n'a pas su s'élever au-dessus de la peinture traditionnelle. Il aurait souhaité un fils plus « moderne » dans son attitude, un fils de son temps. « Ses propres opinions, quand son fils les appuyait, lui paraissaient beaucoup moins valables ; comme il les jugeait arriérées chez un homme de quarante ans, il s'accusait lui-même d'être en retard et en voulait un peu à Gonzague » (p. 55).

Mais ce dimanche a ceci de particulier que monsieur Ladmiral reçoit la visite de sa fille, Irène. Au près d'elle, monsieur Ladmiral se venge d'avoir eu une femme « qui n'avait jamais été brillante » (p. 83) et d'avoir un fils, dont Irène est tout le contraire : impétueuse et irrévérencieuse, ce qui suffit à monsieur Ladmiral pour la préférer à Gonzague. Moderne, Irène n'aime pas la peinture de son père. Le personnage d'Irène apporte une touche de fantaisie dans le récit, où tout l'oppose aussi à sa pieuse belle-sœur. À la fin du roman, Irène repart trop vite, appelée par son amant, tandis que la famille de Gonzague accepte de reprendre le dernier train pour ne pas laisser monsieur Ladmiral dîner seul, même si tous savent que ce dîner sera « morne ».

Bost a écrit là un roman sans action, dont tout le sujet repose en somme sur la tension psychologique entre le père et ses enfants, parfois entre le frère et la sœur. Bost compose patiemment son sujet, parvient habilement à donner toute une épaisseur à ses personnages à partir de multiples petits riens : un déjeuner, une promenade dans le jardin ou encore une discussion sous la tonnelle. Volontairement, Bost procède un peu à la manière d'un peintre précisément, suggérant finement, ici et là, par petites touches impressionnistes, l'impatience ou l'ironie du père, la bonne volonté choquante de Gonzague ou l'apparente insouciance d'Irène. D'autre part, respectant la règle des trois unités du théâtre classique (un dimanche à la campagne), Bost semble s'être imposé un cadre, qui est aussi celui de la toile, qu'il lui fallait respecter pour construire son portrait de famille. L'ensemble porte pourtant le poids discret d'un certain tragique, qui est lui-même teinté d'une certaine légèreté, puisque les conflits sous-jacents n'empêchent pas monsieur Ladmiral d'apprécier la visite hebdomadaire de Gonzague et que le devoir que celui-ci s'impose est moindre que son affection pour son père. La tendresse du

bonheur nuance le tragique – un peu comme le titre du roman diffère la mort du père.

Un testament littéraire

Monsieur L'admiral va bientôt mourir a été porté à l'écran par Bertrand Tavernier en 1984 sous le titre *Un dimanche à la campagne*⁶. Pierre Bost et Jean Aurenche avaient écrit en collaboration de très nombreux scénarios depuis les années 1940, en particulier pour Claude Autant-Lara. En 1974, ils signent le scénario du premier long-métrage de Tavernier, *L'Horloger de Saint-Paul*. Avant de mourir en 1975, Bost a remis à Tavernier un projet très élaboré de scénario qu'il avait conçu à la fin des années 1940, mais qui était resté inutilisé. De ce projet est né *Le fuge et l'assassin* (1976), le troisième long-métrage de Tavernier⁷. L'adaptation du roman de Bost par Tavernier semble être en quelque sorte un hommage posthume rendu au romancier. C'est ce qu'il faut entendre dans les propos suivants de Jean Aurenche, par ailleurs peiné par le fait que Tavernier ne lui ait pas confié l'adaptation de *Monsieur L'admiral* : « Je regrette seulement qu'il ne m'ait pas appelé pour l'adaptation. Sans doute voulait-il rester tout seul avec Bost. Ça m'a fait un peu mal, mais au fond c'est très bien. C'est justice »⁸.

Dans *La Suite à l'écran*, un recueil d'entretiens réalisés avec Jean Aurenche, celui-ci estime que *Monsieur L'admiral va bientôt mourir* est « une sorte d'autoportrait où il [Bost] se déprécie, se critique, se malmène ». Il explique : « J'ai compris cela en voyant *Un dimanche à la campagne*, le très bon film, très sensible que mon ami Tavernier a tiré de ce si beau livre, qui me touche beaucoup. J'ai compris beaucoup de choses sur Bost en voyant le film et pourtant Bertrand ne le connaissait pas tellement »⁹. On peut penser qu'Aurenche a vu juste. En effet, il est tentant de transposer sur la production littéraire de Bost lui-même le regard que Monsieur L'admiral, dans le roman, pose sur sa production picturale, d'une part, et de voir, dans le film de Tavernier, une accentuation de l'autocritique du peintre, d'autre part. Dans un certain sens, les reproches que le peintre adresse à sa propre peinture ne sont pas complètement déplacés pour juger des romans de Bost, en fonction de l'angle sous lequel on se place.

Il y a principalement trois angles sous lesquels on peut considérer l'œuvre du romancier.

6. — Titre que Tavernier emprunte au roman de Claude Sylvian publié chez Gallimard en 1960.

7. — Voir à ce propos Stephen Hay, *Bertrand Tavernier : The Film-Maker of Lyon* (London, I.B. Tauris, 2000, p. 57).

8. — Jean Aurenche, *La Suite à l'écran. Entretiens avec Anne et Alain Riou*, Institut Lumière/Actes Sud, 2001, p. 92.

9. — *Ibid.*, p. 92.

1) *La longue préface de Bost* précédant son récit *À la porte*, une œuvre de jeunesse rédigée en 1922 et publiée cinq ans plus tard dans la collection « Le Conciliabule des Trente » que dirigeait Louis Martin-Chauffier au Sans Pareil. Dans cette préface, qui a la même valeur de manifeste que peut avoir par exemple la préface de Maupassant à *Pierre et Jean*, Bost, empreint de classicisme, défend une littérature qui table sur les acquis du passé contre une littérature qui s'écarte du « pur langage » pour se livrer au « plaisir facile » des exercices de style. Ainsi juge-t-il sévèrement les « révolutions littéraires » : « Et ceux qui veulent changer la langue, croient-ils donc que le cœur humain ait changé ? »¹⁰, demande-t-il. Le rôle du romancier est de laisser patiemment mûrir l'enseignement des maîtres en marchant sur leurs traces, d'apprendre lui-même de ses propres erreurs et de ne pas perdre foi dans l'objectif qu'il s'est donné d'atteindre à la « perfection ». La littérature est un art exigeant et raisonné : « On ne choisit pas d'être lâche : on l'est. Mais on choisit d'être brave, car c'est difficile. Et l'art est difficile comme une vertu »¹¹. Dans une large mesure, on s'étonne de cette préface (écrite à vingt-et-un ans), dont l'appel au « classicisme » place le romancier en porte-à-faux avec les revendications d'autres écrivains brillants de sa génération et semble discréditer par avance son entreprise littéraire. Cependant, on ne peut pas ici ne pas songer à la situation personnelle de l'écrivain, fils aîné d'une famille protestante où l'on a été pasteur de père en fils et dont la force morale est dominante. Il est à peu près certain que l'ascendant protestant permet d'expliquer la sagesse consciencieuse de la préface.

2) *L'ensemble de l'œuvre de Bost*, donc le résultat auquel est parvenu le romancier par delà les développements esthétiques de la préface. Cette œuvre ne se défend pas par elle-même, elle a besoin du regard que nous, lecteurs qui disposons d'un recul éclairant, nous posons sur cette œuvre. À l'évidence, l'œuvre ne tient (heureusement) pas toujours les promesses de la préface ! Les romans de Bost valent infiniment plus que le compte des possibilités que la préface permettait d'espérer. Il n'y a pas lieu ici d'examiner en détail les propos de la préface et d'en mesurer les développements (ou non) dans l'ensemble de l'œuvre. Mais il ne fait aucun doute, du moins en ce qui me concerne, que cette œuvre est de première qualité. Ce n'est ni Proust ni Céline ; mais précisément, cette formule, « ni Proust ni Céline », n'est possible que parce qu'il n'y a pas deux Proust ou deux Céline. Mais entre Proust, qui était d'ailleurs le maître de Bost, et l'oubli complet dans lequel l'œuvre de ce dernier est tombée, il y a un écart qui relève du scandale.

10. — Pierre Bost, « Préface », *À la porte*, Paris, Au Sans Pareil, 1927, p. 44.

11. — *Ibid.*, p. 55.

3) *Le regard de Bost sur son œuvre*. Qu'en pensait-il ? Nous savons très peu de choses, et cependant la question est d'autant plus nécessaire que Bost a brusquement cessé d'écrire après une carrière jusque-là pourtant très réussie. Pourquoi a-t-il cessé d'écrire ? Nous l'ignorons. Mais en octobre 1939, dans une lettre à son jeune frère, Jacques-Laurent Bost, qui se trouve au front, Pierre Bost écrit : « Je n'ai jamais écrit pour dire quelque chose. Je n'avais rien à dire. Ce qui m'a manqué en cette matière c'est d'être intelligent. Je l'ai toujours dit sans aucune espèce de trace de fausse modestie : je n'ai pas d'idées. Ou plutôt je n'ai pas ce qu'on appelle des pensées »¹². À ce moment-là, Bost a presque terminé son œuvre. Est-ce pour donner suite à ce regard extrêmement sévère qu'il porte sur lui-même et son œuvre qu'il écrit *Monsieur L'Admiral* ? Par ailleurs, pourquoi dit-il n'avoir jamais eu « des pensées » ? Qu'est-ce qui, en 1939, le fait réfléchir dans ce sens ? Est-ce la publication, par exemple, de *La Nausée*, un an plus tôt, qui est sans doute, dans le contexte de l'époque, le roman auquel on pense comme exemple de livre qui a « quelque chose à dire »¹³. Bost, faisant partie du comité de lecture de Gallimard, a d'ailleurs beaucoup contribué à y faire publier le roman de Sartre (Sartre avait d'abord essuyé un refus) ; lequel roman, incidemment, lui rappelait Proust, ce dont Bost devait rendre compte dans un article dix ans plus tard¹⁴.

Les liens que nous pouvons risquer entre l'extrait de la lettre de Pierre Bost à son frère et la volonté du romancier de mettre fin à sa carrière littéraire en publiant *Monsieur L'Admiral va bientôt mourir*, d'une part, et le roman de Sartre, d'autre part, relèvent de conjectures. Néanmoins, à regarder le roman de près, l'idée de le lire comme un testament littéraire, à la suite de l'avis de Jean Aurenche, paraît s'imposer. D'abord, dans ce contexte, le titre du roman prend une résonance troublante : c'est Bost lui-même qui, écrivant son roman, annoncerait sa mort... littéraire. Certes, Monsieur L'Admiral est âgé, et il se plaint de vieillir. La première phrase du roman se lit : « Quand Monsieur L'Admiral se plaignait de vieillir c'était en regardant l'interlocuteur bien en face, et sur un ton provocant, qui semblait appeler la contradiction » (p. 11). Mais il faut surtout entendre le mot dans un sens figuré ; s'il « va bientôt mourir », c'est parce qu'il a raté sa peinture : « Il regardait ce coin d'atelier qu'il avait commencé à peindre depuis trois jours et cherchait des secrets dans le

12. — Extrait d'une lettre de Pierre Bost citée par Jacques-Laurent Bost dans une lettre écrite par ce dernier à Simone de Beauvoir (Simone de Beauvoir et Jacques-Laurent Bost, *Correspondance croisée. 1937-1940*, Paris, Gallimard, 2004, p. 566-567).

13. — « Avez-vous quelque chose à dire ? » On sait que c'est sous cette formule que Sartre situe sa réponse à la question « Qu'est-ce qu'écrire ? », question qui ouvre *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948).

14. — Pierre Bost, « Proust devant une sonate, Sartre devant un air de jazz entendent une seule voix... », *Le Figaro littéraire*, 8 janvier 1949, p. 1 et 3.

rouge d'un coussin, dans le pli d'une tenture, avec une envie si féroce de les découvrir qu'il se sentait toujours jeune, avec une certitude si totale et si amère de ne rien trouver qu'il se sentait très vieux ; plus que vieux, mort ; plus que mort : fini » (p. 50). Ce roman serait une espèce de chronique d'une mort annoncée à travers le témoignage du peintre sur son travail – à lire donc comme le point de vue général d'un écrivain sur l'art, mais aussi comme une métaphore du travail littéraire. À la suite de ce constat, Bost allait se résigner à tirer des scénarios des romans des autres... Dans le long extrait qui suit, où parle Monsieur Ladmiral, on croirait lire l'échec de la position revendiquée dans la préface de *À la porte* :

J'ai eu un tort, disait-il, c'est de manquer de courage. Mais à part ça, ce n'est pas tout à fait ma faute si je n'ai pas fait de meilleure peinture. Que voulez-vous ? J'ai peint comme on peignait en mon temps ; comme on m'avait appris à peindre. Je croyais à mes maîtres, on nous avait tellement seriné la tradition, les règles, les ancêtres, la fidélité, et que la vraie liberté suppose d'abord l'obéissance ; et que la vraie personnalité se trouve dans la discipline ; et tout le reste. Moi, j'y ai cru, je trouvais ça bien. Et puis, à mesure que j'apprenais, que j'imitais, que j'écoutais, comme j'étais très doué, le métier entraînait, et je me suis aperçu un beau jour qu'il avait pris toute la place. Cette fameuse originalité, qui doit récompenser à la fin celui qui a su d'abord se plier aux règles, je ne la voyais toujours pas venir. J'étais tombé dans le piège, quoi ! Ou alors, je la voyais bien, l'originalité, mais chez les autres, et ça, c'était le plus décourageant ; je me rappelle très bien tous ces remous autour des peintres, comment dire ?... de l'autre bord, qui ne voulaient rien faire comme tout le monde, qui essayaient d'inventer du nouveau, si on veut ; en tout cas, du pas comme les autres... (p. 22-23)

Dans son film, Tavernier a insisté sur cet aspect du roman, et c'est sans doute pourquoi Aurenche aura été frappé par un thème qu'il n'avait pas aperçu en lisant le roman (il faut dire aussi que Tavernier réalise son film presque quarante ans après la parution du roman, de sorte que Aurenche, dont le commentaire profite en outre d'une amitié aussi longue avec Bost, ne peut pas entendre le film avec la même oreille). L'adaptation de Tavernier est très fidèle au roman. Parfois, il fait intervenir une voix hors champ, mais en citant des extraits du roman. À vrai dire, Tavernier n'a apporté qu'une modification d'importance : alors que, dans le roman, Irène repart précipitamment de chez son père sans avoir eu le temps de faire avec lui la balade en voiture qu'elle lui avait proposée, non seulement cette balade s'accomplit dans le film, mais Tavernier mène les personnages dans une guinguette, où Monsieur Ladmiral fait même danser sa fille. Autour d'un verre, le père confie alors à sa fille ce qu'il pense de sa peinture : il s'agit principalement du long passage précédemment cité (Tavernier y a ajouté quelques phrases). Toutefois, dans

le roman, Monsieur Ladmiral « parle » à un interlocuteur qui n'est pas désigné, de sorte que ce récit de paroles fonctionne plutôt comme un récit de pensées ; parce que le propos n'est pas incarné dans un échange entre les personnages et qu'il s'y rattache, par conséquent, une valeur d'intemporalité, sa portée est moindre que dans le film, où Irène porte une oreille indulgente au témoignage du peintre. Cette scène, qui déplace, dans le film, la tension conflictuelle entre le père et le fils vers le rapport du peintre vis-à-vis de sa peinture, est probablement la plus émouvante du film.

Dans la dernière scène du film, Monsieur Ladmiral retire de son chevalet la toile qu'il avait commencée et que sa fille, une fois de plus, n'aimait pas (encore un coin d'atelier, se plaint-elle), et y place une toile vierge. Cette toile blanche, sur laquelle se clôt le film, ce n'est pas seulement la page devant laquelle se trouve l'écrivain, c'est surtout la toile que sa fille, aux goûts modernes, souhaiterait que son père réalise, mais qu'il ne fera pas, qu'il ne peindra jamais.

Finalement, on voit que ce roman sans action, qui ne raconte rien, dit quelque chose d'absolument essentiel – indépendamment du film, lequel néanmoins peut nous aider à lire le roman –, non seulement parce qu'il est l'aboutissement voulu de l'œuvre par le romancier, mais parce qu'il tient de cet aboutissement son propos même. Heureusement, le roman, les livres de Bost, échappent au jugement du romancier sur son œuvre et contiennent la promesse d'y survivre. Espérons que ce sera pour longtemps. Entre la première publication de *Monsieur Ladmiral va bientôt mourir* et la mort de Pierre Bost, période durant laquelle il n'a plus publié, trente ans se sont écoulés ; entre cette mort et la réédition du roman en 2005, trente autres années ont passé : c'est comme si Bost était mort deux fois. À nous maintenant de nous faire l'« interlocuteur » de l'incipit de *Monsieur Ladmiral* et de relire Pierre Bost pour le « contredire » et lui dire qu'il ne mourra pas bientôt.

François OUELLET
Université du Québec à Chicoutimi